

« Retour à l'Ouest » : Victor Serge, la conscience de minuit

Né à Bruxelles en 1890, ce journaliste libertaire aura été de tous les combats. Adolescent, il signait déjà des articles sous le pseudonyme « Le Rétif ».

Par Jean Birnbaum Publié le 08 juillet 2010

https://www.lemonde.fr/livres/article/2010/07/08/retour-a-l-ouest-chroniques-juin-1936-mai-1940-de-victor-serge_1384993_3260.html

« Retour à l'Ouest. Chroniques (juin 1936-mai 1940) », de Victor Serge. Agone, « Mémoires sociales », 374 p., 23 €.

Connaissez-vous les hommes de minuit ? Ce sont des âmes rebelles, qui ont fait l'expérience de l'exaltation absolue et du plus extrême désarroi. Ces deux sentiments, ils les ont vécus non pas coup sur coup, selon un schéma où la déception chasse l'enthousiasme, mais simultanément. D'un seul et même élan, ils ont traversé les grands soirs qui chantent et les petits matins glauques.

Leur destin s'est fixé dans l'Europe des années 1930. Parmi tant d'autres, ces révoltés avaient jeté leurs forces dans la lutte pour une justice sans frontières. Ils voulaient changer le monde, ils étaient impatients. Très vite, pourtant, le constat s'imposa : partout la terreur triomphait au nom de la révolution. Que faire ? Tandis que certains abandonnaient l'espoir, d'autres se laissaient aveugler par les nouvelles tyrannies. Une poignée refusa cette alternative : voilà les hommes de minuit.

En 1939, Victor Serge leur consacra un roman magnifique, *S'il est minuit dans le siècle* (Grasset). L'écrivain les présentait comme des consciences déchirées, tiraillées entre le dégoût et l'envie d'y croire encore, malgré tout. Il savait de quoi il parlait. Né à Bruxelles en 1890, ce journaliste libertaire aura été de tous les combats. Adolescent, il signait déjà des articles sous le pseudonyme « Le Rétif ». Et en 1947, peu avant sa mort, il déclarait à un confrère venu l'interroger dans son exil mexicain : « *Je vous parle en idéaliste ? Parbleu ! Il n'y a plus en présence que les idéalistes, les démissionnaires et les totalitaires. Par où commencer ? J'estime d'abord qu'il faut repousser les philosophies du désespoir...* »

Entre-temps, Serge a connu la prison, d'abord en France comme « *bandit* » anarchiste, puis en Russie comme élément « *contre-révolutionnaire* ». Longtemps compagnon de route des bolcheviks, il entre peu à peu en dissidence. Exclu du parti puis déporté, il est libéré en 1936 grâce à une campagne internationale menée par Romain Rolland, André Gide ou André Malraux.

Mais il n'est pas au bout de ses peines. Car au moment où il retrouve l'Europe, la gauche occidentale ne ménage guère les hommes de minuit. C'est l'heure du front antifasciste, et les progressistes ne veulent plus entendre critiquer la lumineuse patrie du socialisme. Une à une, les portes se ferment devant Victor Serge. Le seul journal qui lui ouvre ses colonnes est le quotidien belge *La Wallonie*. Il y tient une chronique hebdomadaire de 1936 à 1940, c'est-à-dire du Front populaire à la débâcle. Jusqu'ici inédites, une centaine de ces chroniques viennent de paraître sous le titre *Retour à l'Ouest*.

Ce qui frappe chez Victor Serge, c'est donc ce mélange d'accablement et d'optimisme. Côté désespoir, il y a l'embarras du choix, à une époque où « *le prix du sang continue de tomber sur le marché mondial* » : au fil des semaines et des années, le chroniqueur commente l'expansion des idées nazies à travers l'Europe, l'écrasement de la gauche autrichienne, la victoire des franquistes en Espagne, la mascarade des procès de Moscou... Ces observations, il les fait en dialecticien, capable de relier les événements planétaires d'un trait de plume. Mais il décrit aussi le monde en homme de lettres, obsédé par le souci des mots, hanté par le destin des noms.

Les mots, d'abord : en juillet 1938, Serge fustige les écrivains antifascistes qui se réunissent à Paris pour la « *défense de la culture* »... sans faire la moindre allusion à la traque dont sont victimes les esprits libres en Russie. « *Quelle hideuse complicité avec une tyrannie, et quelle dérision que cette façon-là de défendre la culture !* », tranche le journaliste.

Les noms, ensuite : Serge conçoit l'écriture comme un outil de remémoration fraternelle, comme un moyen de saluer les amis disparus. Par-delà les hommages à Rosa Luxemburg ou au marxiste italien Antonio Gramsci, il honore les héros anonymes tombés en Russie, en Espagne ou en Italie. Pour lui, veiller sur la dignité des mots et des morts représente un geste éminemment politique. A ses yeux, toute quête d'émancipation exige une fidélité au passé, et d'abord à la mémoire des vaincus : « *Nous ne pouvons que peu de chose pour le salut de tous ces vaillants : que du moins leurs noms et leur exemple nous soient sans cesse présents à l'esprit. Car nous vivons aussi pour la justice.* »

Après lucidité

La justice, Victor Serge ne la perd jamais de vue. Même au cœur des ténèbres, alors que la liberté est partout bafouée, il continue à en brandir le flambeau. Avec cette conviction que le meilleur reste à venir, et qu'un jour l'homme finira par « *s'évader de la bête* ». Cet optimisme n'a rien de naïf. Au contraire, il se nourrit aux sources d'une âpre lucidité à l'égard du temps présent, et surtout à l'égard de son propre camp. Ne rien céder à la complaisance, pour l'écrivain libertaire, c'est ouvrir les yeux sur le scandale qui touche son espérance à la racine : les crimes du communisme « *réellement existant* ». Voilà pourquoi il fustige la lâcheté des « *menteurs en service commandé* » qui croient protéger l'idée socialiste en taisant son avatar meurtrier. Citant un article de revue qui affirme la « *compatibilité* » entre stalinisme et liberté de penser, Serge ne cache pas son indignation : « *Confrontée avec les faits, les faits, les faits sanglants, les faits criants, cette énormité implique une improbité intellectuelle. Avant de prendre ainsi, avec une stupéfiante ignorance, la défense du régime le plus totalitaire et le plus inhumain qui soit aujourd'hui ici bas, l'auteur de ces lignes eût dû, honnêtement, se renseigner quelque peu.* »

Il convient de bien peser ce passage. Car il témoigne d'une réalité cruciale : la notion de « *totalitarisme* » ne fut pas bricolée pour les besoins de la guerre froide, elle n'est pas née dans le cerveau de quelques intellectuels à la solde de la CIA, dans le seul but de discréditer les pensées d'émancipation. Dès les années 1920 et 1930, au contraire, cette notion fut forgée par ceux qui voulaient nommer un despotisme de type nouveau, où la toute-puissance du parti étouffait chaque liberté. Par la suite, le concept de « *totalitarisme* » fut critiqué, on souligna ses failles et ses limites. Reste qu'il fut d'abord mobilisé par les femmes et les hommes de minuit, c'est-à-dire par ceux qui voulaient demeurer optimistes.

Parce qu'elle a massivement refoulé cette réalité, la gauche contemporaine a oublié la leçon de Victor Serge : si l'on veut garder l'espoir, il faut avoir le courage de la vérité. Faute de quoi, on demeure condamné aux ténèbres. A jamais.

Jean Birnbaum